

MARTHE

Pleine nuit à Combret. Une nuit d'août, plus très chaude mais belle, bourrée d'étoiles. Le noir a étouffé le moindre bruit, la moindre distance dans ce pays d'horizons. Un noir plaqué là, épais et assommant. La place de la fontaine avec la fontaine qui se tait la nuit et les réverbères éteints. Dans un coin, une vieille petite maison avec un chemin montant qui la longe. Pas si petite que ça, une maison modeste comme toutes les autres. Au rez-de-chaussée, la grange s'agite silencieusement, bizarrement. Toujours sans lumière. Un trouble à l'étouffée, un frémissement familier, pas identifiable.

Et d'un seul coup l'envol bruyant d'oiseaux sans ailes. Un poulailler. Les bêtes bougent, piétinent; une voix douce leur parle en patois. Une voix assourdie, presque roucouillante à cause de l'accent. Et une ombre qui s'active et disparaît. Puis revient. Une silhouette longue, noire dans le noir, qui bouge et marche sans lumière. En surimpression dans l'obscurité. Elle sort sur la place, va à la fontaine, un pigeon l'accompagne. Et les poules se calment. L'ombre choisit de prendre une petite route qui monte au plateau, une sorte de chemin épais et assombri par les feuillages qui s'épanchent.

Et l'ombre disparaît.

Au matin, le village se réveille tôt. Un petit village d'Aubrac. Pas tout à fait sur le plateau, mais tout près, au pied. Aux confins de la lande et de la forêt avec, au loin, par les fenêtres, le sud et les causses. Le causse Noir, justement. Les maisons s'ouvrent avec l'aube. Elles ont des murs solides comme les rochers d'Aubrac, du même granit, dur et rugueux. Elle résistent à tout; elles sont là pour ça depuis des générations, des générations oubliées même par les familles qu'elles abritent. Pas de fleurs aux fenêtres, sombres de l'intérieur et sombres à l'extérieur avec pourtant leur beau toit de lauzes ventru et charnu.

L'air est vif en début de Journée et donne du courage. Personne ne jette un coup d'oeil au paysage mais l'on scrute le ciel avec souci et angoisse. Même les plus belle journées d'été annoncent quelque chose ici, quelque chose d'inquiétant.

Comme guetter un avertissement, n'importe lequel.

Ce n'est pas un pays comme les autres: trop excessif en tout. Un pays d'horizons en points de fuites; une série de vallées abruptes qui s'enchaînent inlassablement et se cassent sur une proximité trompeuse. Avec l'Aubrac tout près, dans une perspective menaçante.

Le premier bruit de moteur. La camionnette de Fortuné, le maçon qui part au chantier. Puis le tracteur d'Odilon; c'est le plus gros fermier du village. Il a repris ('exploitation, un des seuls de sa génération, et l'a même agrandie. C'était facile car tous les autres en quittant le pays, gardaient la maison et vendaient les terres. Pas trop cher. Le bruit des bêtes qui résonne dans les trois rues, les basse-cours qu'on libère et les troupeaux sortis. Pas plus d'une vingtaine d'habitants, surtout des vieux qui sont revenus mourir au pays et seulement trois familles d'agriculteurs, leurs terres à bout de bras. Autrefois, Combret était un gros village, le dernier avant la lande, avant l'Aubrac. Au moins deux cafés et un commerce dont renseigne s'écaille depuis 40 ans.

Les maigres troupeaux vont seuls à la fontaine. Pas besoin de les guider.

Sur la place, la maison de l'ombre est toujours fermée. Volets et portes. Aucun bruit ni l'apparence d'une âme vivante. Et personne ne s'en soucie, même pas les voisins mitoyens avec leur fille idiote et le garçon presque aveugle, aux lunettes aussi épaisses qu'un cul de bouteille. - A cause de tous les mariages consanguins dans la vallée. La peur de l'étranger, de l'inconnu qui vient de l'autre versant de la montagne, même si sa famille y est installée depuis des siècles.

Et cette méfiance a endurci les caractères, exalté les solitudes et enfermé les populations dans leur horizon le plus proche -.

La porte de la grange reste fermée. Impossible d'ignorer les animaux à l'intérieur, pourtant. C'est la maison de Marthe mais on l'oublie, personne ne la regarde plus. Et la vie suit son cours au village, la vie ou plutôt l'énorme poids du pays et de cette nature qui semble avoir dompté toutes les énergies. Plus d'avenir sous ce ciel si plombé dont la proximité est le seul compagnon des solitudes. On ne compte pas le temps qui passe ici, mais le temps qu'il fait.

Et l'ombre? L'ombre, c'est Marthe. L'ombre, il faut la laisser tranquille. Les paysans sont discrets dans le pays. Discrets jusqu'à la bêtise. Ne pas déranger et crever de fierté ou d'oubli. Plutôt s'occuper des bêtes, les mener aux champs et les garder toute la journée.

Que des vaches, pas de brebis qui abîmeraient les pâturages déjà très pauvres. Des laitières que l'on ramène à l'étable, chaque soir alors que les bêtes à viande restent tout l'été sur le plateau pour qu'elles engraisent et se musclent sur des étendues immenses. Ce sont les femmes -ou les filles- qui vont aux champs. Tôt, le matin. Elles ne se soignent pas beaucoup; ceinturées dans des blouses foncées plus ou moins courtes, elles ont bonne mine et la peau brunie par l'air. Elles s'installent pour la journée, une radio en bandoulière; rarement un livre. Elles parlent en patois aux vaches, -"beiss, beiss, beiss" en agitant les doigts et leur faire croire qu'elles ont du sel dans les mains, ce dont les bêtes raffolent. Il y a quelques taureaux mais elles s'en méfient; on ne sait jamais ... un taureau, ça s'énerve sans raison. C'est fragile de caractère. Certains, les plus nerveux, ont un gros anneau aux naseaux pour les calmer et les empêcher de charger, tête baissée. Un jour Marie, la mère de Marthe, s'est fait piétiner par le taureau; juste en rentrant à l'étable à cause d'un bruit mystérieux. Pratiquement rien, un écart puis l'accident. Marie ne s'en est jamais remise. Le pied écrasé, boursouflé pendant des mois. Elle est morte avec, un peu plus tard; c'était injuste: même pas une bête à elle. C'est que la famille de Marthe ne possédait rien, ni terres, ni vaches. Ils travaillaient en fermage pour une famille partie s'enrichir à Paris: une dizaine de laitières et un taureau ... pas grand chose sauf le travail que ça donne. Toujours les mêmes gestes aux mêmes heures, les mêmes bruits pour ne pas les effrayer, craintives comme elles sont. Et puis, les traire chaque soir, aller chercher le lait haut sur le pis à la force d'une seule pression de la main, et

délicate, pour ne pas les blesser ni les surprendre. Pour tout le village, il doit y avoir une cinquantaine de vaches au total, des bêtes pas très grosses mais robustes, sans compter celles sur la lande, en liberté tout l'été.

Marthe n'en a plus, maintenant que ses parents sont morts. Juste une basse-cour et quelques pigeons. Sa maison reste fermée à double tour dans le petit matin pendant que le village défile sous ses fenêtres, sans un mot, sans un geste. Par discrétion et timidité, sans doute.

Une discrétion face à la vie des autres: Personne ne montre rien, ni le bonheur, ni le malheur. Ni les difficultés de l'existence dans ce pays pauvre et sauvage.

Des principes qui aident à tenir bon, à rester droit. Des principes auxquels se raccrocher coûte que coûte, les mêmes depuis des générations comme s'ils avaient fait leur preuve. Leur seule richesse. La "mentalité" des gens de Combret est aussi pelée, robuste, violente que l'Aubrac. Ils ressemblent à leurs paysages, les paysans, aussi escarpés et spectaculaires. Toujours en position de défense, de méfiance. La résistance comme pour se conformer à l'exemple des anciens, ceux disparus qui la leur ont enseignés.

Marthe est d'une famille d'ici; une vieille famille justement. D'ailleurs, jamais une "nouvelle" famille n'est venue s'installer dans le coin; sauf pendant la guerre, des gens qui se cachaient.

Une vieille famille avec la maison sur la place de la fontaine. Et Marthe toujours dans la maison. Elle a un frère, Fortuné, le maçon. Pas un très bon maçon; sans imagination. Mais qu'importe l'imagination ... quant aux maisons en Lozère. Il leur faut de la solidité et de la résistance, à cause des hivers, des grands froids et des fortes chaleurs. Fortuné vit dans Combret, un peu plus bas que Marthe. Il s'est construit une belle bâtisse en crépis gris foncé avec des volets de fer peints en rouge. Et puis il y a Fernande, la soeur de Marthe, partie se marier à Champcros à 4 km, qui a des enfants et que l'on voit rarement. Marthe, elle, ne s'est jamais mariée malgré ses yeux bleus et ses pommettes bien rondes. A cause de sa mère qui l'a toujours confinée, étouffée, empêchée. Marie voulait sans doute qu'un de ses enfants reste à la ferme, s'occupe des bêtes et vieillisse avec elle. Histoire de ne pas être seule. Elle a sacrifié sa fille aînée, la plus proche d'elle par l'âge et le dévouement. Et Marthe s'est laissé faire, laissé brimer par l'autorité d'une mère magnifique et insupportable à la fois qui l'empêchait même de parler. Du vivant de ses parents, Marthe se tenait continuellement debout derrière la table, servant et prenant ainsi tous les repas. C'était une esclave consentante et silencieuse, elle qui osait à peine parler, quettant aussitôt des yeux la réprimande.

Pendant plus de 50 ans, Marthe n'a jamais pu finir une seule phrase sans être interrompue par sa mère.

Et le village se taisait aussi. Rien à dire, surtout ne pas intervenir dans les affaires des autres. Des voisins, en plus. Et puis Marie avait certainement raison, c'était la mère, une femme remarquable, courageuse, travailleuse! Alors

maintenant que Marthe est seule dans sa maison, pas question de s'en occuper mieux. Son frère n'est pas loin, après tout. Sa soeur, non plus.

Pendant la journée, peu de monde dans les rues, surtout l'été. Les femmes sont aux champs avec les troupeaux et les hommes aux moissons. Il ne reste plus que les vieux - Plutôt les vieilles, qui résistent mieux à l'âge - des vieilles assises sur un rebord de clôture qui commentent inlassablement les événements: voitures qui passent, mariages et décès. Les décès, en pleurant. Parce qu'on pleure beaucoup en société, ici; on se raconte de préférence des choses tristes en y mettant de la gravité ou de la compassion dans les cas vraiment graves.

L'été, le travail des paysans est harassant; ce sont les moissons dans des champs de montagne aux dénivellations dangereuses qui provoquent régulièrement des accidents graves.

L'hiver, les hommes se reposent, les femmes jamais. A cause des bêtes qui n'ont pas de saison et leur imposent toute l'année des horaires plus lourds: premières levées, dernières couchées. Quand il reste un peu de temps, aux demi-saisons, il y a les champignons à ramasser; des coins connus de chaque famille mais jamais révélés aux étrangers. Tout le monde se cache pour ne pas se faire repérer et personne ne se vante d'en avoir trouvés. La récolte est mise à sécher dans les caves et la revendre un peu plus chère, l'hiver. Des milliers de girolles rabougrissent ainsi, des girolles et des ceps dans leur fumé particulier et écoeurant. Au village, personne ne mange de champignons. On n'aime pas tellement ça. A cause des vénéneux. Méfiance, méfiance encore.

Quand l'automne est au beau, un peu fraîche le matin, les mousses gardent l'humidité. Des mousses vertes foncées, bien cachées dans les sous-bois. Et l'odeur monte forte et entêtante de la vallée. Difficile d'y résister. Comme un chuchotement que lancent les dernières forêts avant la lande. Marthe y était sensible autrefois; elle avait ses coins à champignons. Depuis toujours, les champignons ou les écrevisses, en été. La pêche aux écrevisses avec son frère Monter à la fin du jour sur l'Aubrac, repérer les ruisseaux et les rus, s'y installer avant que la nuit tombe. Se poster là et attendre silencieusement le noir complet, sans bouger. Marthe aimait ce moment-là. Elle l'aimait tellement que plusieurs fois, elle s'est endormi au bord du torrent. Le moment du crépuscule est si précieux; à chaque fois, une petite mort du monde dans l'apaisement. Avec la lumière qui déjoue les distances et rend tout plus net, même la cime des arbres. L'impression pour Marthe d'une éternité en miniature, un moment parfait passé là à fixer le relief de la nature découpé dans l'air. Et la nuit tombait sans qu'elle s'en aperçoive et ses yeux continuaient à tout voir malgré la presque obscurité. Le bien-être se prolongeait ainsi, tard dans la nuit. Les écrevisses pointaient leurs antennes vers minuit à la lueur artificielle; il fallait faire vite, profiter de leur éblouissement et s'en saisir. Autrefois, des centaines dans une seule pêche. Des grosses. C'était un jeu et Marthe se forçait à les manger car elle n'aimait pas vraiment leur goût un peu fort. Il n'y avait presque pas de jeux dans la vie de Marthe. "Un roi sans divertissement est un homme plein de malheur". Et le loisir, ici: du temps libre consacré au repos. Exclusivement. A cause du pays, sans doute, de sa

rigueur et de sa difficulté, les hommes se sont mis au service de la terre. Ils l'aiment parce qu'elle, ne les aime pas et qu'ils n'ont pas le choix. Une sorte de passion haineuse qui se joue depuis toujours. Attirance et répulsion non avouées et réprimées. Sauf quand les jeunes partent et qu'on les plaint de ne pas rester.

Les hommes du pays continuent une résistance à rien qui finalement les a soumis à cette terre rude et tenace. Une résistance que personne n'exprime mais qui affleure partout dans les champs empierrés qu'il faut quand même labourer, malgré le temps violent qu'il fasse beau ou mauvais ... Partout.

Marthe le sait par coeur. Elle qui scande ses phrases désolées de "Peuchère!" ou "Pécaire!", l'air entendu. Ici on ne jure pas, on plaint. C'est un pays plus fort que tout. Plus fort même que la volonté des hommes.

Marthe est allée à l'école; elle écrit très bien et connaît sa géographie sur le bout des doigts. L'école avec deux classes qui accueillait à l'époque tous les enfants des environs. Beaucoup venaient à pied. La discipline était rude mais personne n'en souffrait, à cause du plaisir d'apprendre. Il fallait tout connaître parfaitement, les départements, leur numéro, les dates d'histoire, les temps irréguliers ... Un couple d'instituteurs régnait tout puissant. Mais l'école est fermée, depuis longtemps.

Un jour, juste avant la guerre, un médecin a voulu vacciner les élèves contre la fièvre typhoïde. Malgré l'insistance des instituteurs, la moitié des parents refusèrent qu'on injecte la "Maladie" à leurs enfants. Alors une dizaine sont morts dans le mois qui suivit. Tous ceux de l'âge de Marthe. Elle n'avait pas compris, ce fut sa première solitude. Seule sur son banc d'école, dans le coin de la classe. Elle n'a rien dit parce que ses parents n'auraient pas pu lui expliquer. Elle qui avait été vaccinée sur le conseil des voisins, ceux de Paris, ceux chez qui sa mère travaillait. C'était injuste et incompréhensible.

Marthe a toujours été craintive. Heureusement son frère allait à l'école avec elle, dans la même classe et presque le même âge. Mais il l'a rendue peureuse. Pour mieux la contrôler, sans doute. Exposée à l'autorité de ses parents, elle fut vite dépassée par la vivacité et l'indépendance de Fernande épanouie à l'ombre de sa soeur aînée. Et Marthe ne s'est pas imposée aux autres; Il suffit de peu, de céder chaque jour à la volonté de ses frères et soeurs pour que les habitudes se prennent. Marie, la mère trop forte et son père presque absent, absent dans la tête; enfermé, en plein mutisme. Et puis les femmes s'occupent des femmes, dans les familles. Marthe ne fit pas de vagues à la maison; elle eu très vite la responsabilité des petites choses de la vie; elle sombra dans un quotidien qu'elle assumait en tant qu'aînée. Son frère a appris un métier: Il n'y avait pas de ferme à reprendre, pas de terres à cultiver puisque les parents travaillaient pour d'autres propriétaires. Même pas leur terre à eux. Un métier pour Fortuné, donc, Maçon. Pour se construire une maison plus tard, sa maison. Pas loin, dans le village, plus solide et plus neuve que l'autre et la transmettre à ses enfants.

Quant à Fernande, la vive, un mari, pas trop loin. Une belle ferme pour qu'elle possède quelque chose. La ferme de son mari jusqu'à la mort. Et Marthe est restée chez ses parents à s'occuper des bêtes pendant que Marie commençait à vieillir. Alors les responsabilités de Marthe se sont inversées, à son insu, contre elle, contre sa liberté. Il est difficile de décevoir ses parents, de les quitter. Marthe n'a pas eu cette force-là. Trop respectueuse. Trop seule aussi. Il lui aurait fallu des exemples, des envies. Mais sans imagination, elle eu peu de désir. Sans savoir, il ne reste pas de rêves à faire, à poursuivre.

La maison de Marthe est sur la place de la fontaine. Il y a deux places au village, l'une avec une croix au carrefour de deux chemins et l'autre, celle devant chez Marthe, arrondie avec une demi-douzaine de maisons autour: la route qui mène à Combret et le chemin vers la lande.

Autrefois, un portique de bois en plein milieu, pour ferrer les boeufs. Il n'y a plus de boeufs maintenant et le portique a été démolì. Les voisins d'en face, un veuf et ses deux soeurs vivent dans une maison fièrement rebâtie en gris foncé, anthracite avec des volets de fer peints en blanc.

Sur les autres maisons, toujours l'ancienne couleur un peu jaune beigeasse avec des bruns; une teinte qu'on entretient sans l'aimer depuis des générations et un crépi usé, tellement usé qu'il a perdu tout son relief. De loin, on dirait de la peinture.

La maison de Marthe comme les autres avec la grange-poulailler de plein pied sur la place et l'habitation au 1er étage. Plus de vache dans l'étable depuis la mort de ses parents, juste une basse-cour, quelques pigeons et la truie.

Au dessus, la cuisine: la pièce principale de la maison, celle où l'on vit quand on ne dort pas. Une immense cheminée pour chauffer et une table qui encombre le centre

Au fond, la cuisinière et un placard. Puis la souillarde aux provisions. Un vaisselier expose les assiettes de tous les jours à motif rouge ou bleu foncé et un bocal de bonbons à la menthe que Marthe adore.

L'été, des rouleaux marrons de papier à colle pendent à moitié dévidés, pour les mouches. C'est efficace et on en change dès qu'ils sont entièrement recouverts de carapaces desséchées. Avec ses deux ampoules nues, la cuisine est sombre surtout dans les coins qui paraissent sans fin.

Au mur, près de la porte d'entrée, un calendrier des postes noirci par la suie qu'elle change chaque année et une collection de toutes les cartes postales qu'elle a reçues. Des petits mots de Lourdes ou de Nice, de Paris et de Normandie; les seules images qui lui tournent dans la tête. En échappées libres de ses rêves, ces photos jaunies qu'elle ne regarde plus sans y voir quelque chose d'autre, quelque chose de plus proche d'elle. Des souvenirs qu'elle s'est appropriés, une façon de posséder l'imaginaire. Les univers sont souvent à la mesure ou à la démesure des rêves. Ceux de Marthe sont infinis.

Derrière la cuisine, la chambre de ses parents, Marie et Dieudonné. Personne n'y a touché depuis leur mort. C'est impeccable. Marthe a juste mis une housse sur le lit, c'est tout. A l'étage, sa chambre. Petite, un lit-bateau très court parce qu'elle dort presque assise contre des gros oreillers, une commode et une vierge peinte sur verre. A côté, l'autre pièce, un débarras, l'ancienne chambre de son frère. Elle y met les vieux habits et les provisions pour l'hiver. Et des cartons qu'elle ne veut pas jeter. Car Marthe ne se débarrasse de rien; elle garde tout dans la maison. Incapable de trier, de choisir, elle conserve ce qu'elle a, sauf ses ordures ménagères dont elle rassasie sa vieille truie, Brigitte. Par peur de manquer. Elle lave les sacs en plastique avant de les enfouir dans d'autres sacs en plastique, comme des poupées russes. Elle rince le papier d'argent des fois qu'un jour, il puisse resservir mais elle n'en utilise jamais pour ne pas le gâcher. Elle entasse avec plaisir, sans ordre ni méthode, maladivement.

Pourquoi n'aurait-elle pas un petit peu raison, dans un pays où il n'y a rien. Elle s'enrichit à sa façon avec plaisir et une espèce de volupté. Elle range ces sacs et ces cartons très souvent, histoire de les toucher, d'en profiter. Il y en a partout, dans les recoins, des morceaux de tissus bien emballés, des journaux et "La France Agricole" triés par ordre chronologique, des boites vides en quantité, de temps en temps, elle se plonge dans le labyrinthe de sa mémoire, un autre univers bien à elle qu'elle s'est inventé comme une respiration, un espace dans la tête pour sortir de l'avenir arrêté net sur la butée de son destin.

Rien de grandiose dans cette monotonie plane et atone, un petit côté de la vie, la survie.

La nature n'est même pas généreuse sur l'Aubrac. Elle garde tout pour elle n'accordant que l'imprévu et la violence comme unique événement. Elle ne console de rien et Marthe la vit comme un élément à sa survie. La belle nature trompeuse et envahissante de l'Aubrac qui se joue des hommes, de leur science et même de la poésie.

La lande qui s'épuise à l'horizon, sèche et aride. De longues prairies essoufflées d'herbes rares et parsemées de caillasses en granit. Pas un arbre jusqu'au bout du plateau; que du vent qui balaie du désertique et fait beaucoup de bruit. De rage! Un territoire comme puni depuis longtemps, oublié.

La chaleur trop forte et trop sèche n'est jamais là comme prévu, toujours soudaine, toujours violente, elle disparaît d'un seul coup, au soir d'une belle journée de plein soleil quand la fraîcheur s'alourdit et avertit d'une fin quelconque, d'une fin à quelque chose. Et la nuit, la nuit, il fait froid, quelle que soit la saison ou le temps.

La nuit renvoie le pays à sa sauvagerie ancienne et éternelle; parce qu'il n'y a pas de douceur du soir ni de voile obscur posé là, ni de volupté nocturne ...

Non Juste du noir, du noir foncé partout, épais.

Les cieux d'Août, tous tachetés d'étoiles, balancent une réplique, un appel timide à l'improbable beauté.

Et la voie lactée se déroule au dessus de la lande pour s'attacher au paysage d'Aubrac. Une longue voile transparente dans la nuit qui se gonfle d'air noir et froid de la vieille montagne.

Marthe connaît ce paysage par coeur. C'est celui qu'elle sait le mieux jusqu'à le deviner dans le noir.

Car Marthe vit la nuit.

Depuis la mort de ses parents, Marthe vit la nuit et s'enferme le jour. Elle attend longtemps que le jour tombe, que la nuit s'installe au village. Elle est là, tapie derrière le volet fermé à guetter la disparition de toute activité. L'heure lui importe peu et ne signifie plus grand-chose. Elle est devenue experte pour que personne, absolument personne ne la voit, ne l'aperçoive. C'est difficile d'éviter le monde entier. Il faut jouer une longue et pénible partie de cache-cache en ne tenant compte que de l'emploi du temps des autres, de ceux justement que l'on veut fuir à tout prix.

Les poules se sont habituées à cet étrange horaire, car la nuit, Marthe ouvre son volet, s'habille et sort dans la rue. Elle a peut-être 60 ans, elle est grande et mince. Toujours vêtue de blouses noires héritées de sa mère avec des grosses vestes en laine et des bas gris, presque noirs qu'elle porte, quelles que soient les saisons ou les températures: Des bas de presque-veuve assortis à une pensée coupable, un devoir, un principe. Chaque nuit donc, la longue silhouette sort, s'agite, marche dans les rues de Combret.

L'ombre de Marthe intimide mais personne n'ose s'affronter à elle. Marthe, dehors, seule marmonnant du patois, accompagnée de ses pigeons. De désirs fantomatiques en une présence spectrale, elle a transformé sa peau de chagrin de vie en une errance nocturne et invisible. Une décision inébranlable sans hystérie: elle a tout simplement quitté ce monde pour un autre plus familier, sans doute plus proche.

Et Marthe bascule au soir pour toujours dans une marginalité douce et irréductible, vertigineuse. Ne gêner personne surtout, s'en aller sans drame ni indignité. Au début, on s'est inquiété; son frère Fortuné, les voisins ... Un matin d'hiver, on l'a même crue disparue, pas rentrée. Elle ne répondait pas aux appels; en pleine période d'orages, des orages d'hiver avec des éclairs à colorier la neige en bleu et les souvenirs en frayeurs. Ils sont tous partis à sa recherche, les homes alignés qui avançaient difficilement sur le plateau bleui, balayés par les bourrasques sans obstacle. On la chercha longtemps, là où elle n'était pas. Elle avoua plus tard avoir passé la nuit dans un refuge au sud du village.

Une soudaine peur de l'autre, des autres; une peur à faire frémir. Elle voulut se cacher, se tapir et attendre. Réduire la vie, le vivre. S'interdire toute question, toute pensée et s'étourdir dans un univers, dans un quotidien bien serré, ficelé. Sans bouger. Attendant la mort sans même se l'avouer elle refusa d'y penser pour résister à l'attirance et parce que ça ne se fait pas au pays.

Et Marthe se masqua la réalité, une bonne fois pour toutes, histoire de donner un autre sens à sa vie, de bifurquer. Elle, la demoiselle au prénom solide, horizontal. Posée et douce comme son sourire, elle n'eut jamais un mot plus fort que l'autre. Seulement son accent très roucoulant et sa voix avalée de vieille fille.

Elle parlait peu autrefois, seulement quand on lui adressait la parole, et encore. Depuis l'adolescence elle partageait la responsabilité de la maison avec sa mère.

Son père fatigué de pas grand chose, à part les travaux des champs, est mort le premier; puis Marie, pas très longtemps après, à cause de l'accident avec le taureau.

Elle s'est éteinte en faisant de la confiture dehors, au soleil, les mains rouges du sang des fruits qu'elle pressait dans un torchon blanc s'égouttant lentement au dessus des bassines de cuivre.

C'était une petite vieille, toute en noir, le chignon haut perché et les doigts noueux à force d'efforts. Elle semblait assoupie sur les marches du perron, les mains dans le jus de groseilles.

Marthe se retrouva ainsi veuve, veuve du devoir qu'elle devait à ses parents. Ce devoir qui la portait à bout de bras.

Ses derniers rires dataient de l'adolescence, à cause de parisiens venus se cacher au village pendant la guerre. Des habitudes de vacances qui contaminaient Marthe, bien qu'elle ne participa pas vraiment à leurs jeux. Elle était spectatrice de son univers dénaturé par la turbulence de ces visiteurs heureux d'être là. Marthe se sentait loin d'eux; elle n'osa pas les côtoyer vraiment ni se lier d'amitié avec eux. Et puis les amis ne comptent pas en Lozère; d'ailleurs, il n'y en a pas ou ... plutôt, personne n'en a.

Il faut mieux la famille. Mieux? ... mais à quoi?

"Un roi sans divertissement ..." Les rois sont bien seuls sur l'Aubrac, tous fâchés ou brouillés à cause d'histoires ancestrales et oubliées. Il y règne une solitude fidèle envers et contre toutes les autres tentations.

Deux soeurs à Combret vivent là depuis toujours. Quand elles se croisent dans la rue du village, elles se détournent puis se tirent la langue dans le dos l'une de l'autre pour une bonne raison qu'elles ont perdue, il y a des années.

La haine divertit, occupe le désarroi des rois d'ici. La haine et les méfiances, plus paralysantes encore que les grands froids ou les congères qui rodent partout en hiver. La méfiance a longtemps empêtré les paysans dans leur fierté soi-disant vertueuse. Alors les mauvaises langues vont bon train à Combret. Toujours le malheur du roi.

Marthe n'a pas eu à les subir. On l'a plainte. Pire que le mépris. Comme s'il n'y avait pas d'autre os à ronger dans sa vie qu'une immense pitié pour elle, une compassion ...

L'adolescence et la guerre avec son cortège d'angoisses et d'ignorances: des allemands fantômes jamais arrivés jusque-là et des pseudo-résistants qui réquisitionnaient les provisions dans les villages perdus.

Et des jeunes qui se font tuer ou qui partent pour toujours s'installer à la ville. Les femmes restent, les courageuses qui n'ont pas d'autre alternative. L'angoisse et la tristesse souvent plus difficiles à supporter parce qu'elles sont quotidiennes, plus lentes et plus froides que la peur au ventre d'un soldat au combat.

Qui sait? Le destin a forgé les femmes pour tenir, prolonger, continuer...Coûte que coûte.

Et Marthe n'a pas eu le choix. Même pas le choix de se marier: Les hommes sont durs à trouver dans ces régions d'exode. Et les parisiens tentés par une fille de la ville. Espérait-elle quelque chose de mieux de la vie? Pas sur. Elle n'a rien demandé.

"Rien n'existe de ce qui n'est pas dit". Alors comment croire aux vœux qu'elle taisait par crainte et timidité. Et puis le quotidien a vite fait d'étouffer l'ambition; pas les rêves. Difficile de bouger quelque chose dans cette résignation ambiante Ce n'était pas pour elle et Marie le savait quand elle sacrifia sa fille aînée, la condamnant à rester vieille fille ...

Le mariage de sa soeur marqua la fin des désirs de Marthe, à présent consacrée à ses parents. Pas vraiment mécontente, d'ailleurs; aucune révolte en elle. Uniquement la pente douce du renoncement.

Rien à regretter sur le moment, d'ailleurs. Même pas l'aventure du mariage, cette cérémonie pleine de pudeur dont on parle à peine. Et tout le mystère des choses de l'amour... L'apparition de ses premières règles fut pour Marthe une de ses plus grandes frayeurs. Elle n'osa même pas en parler la première fois mais quand sa mère lui dit qu'elle en aurait tous les mois et que ça servait à avoir des enfants, elle s'enferma dans un mutisme si discret que l'on crut qu'elle pouvait ainsi se contenter des explications les plus minces. C'est facile de s'interdire certaines pensées lorsqu'on y est obligés par le silence des autres depuis toujours. Facile d'oublier les gênes ou de vivre avec, sans jamais chercher à les éclaircir.

Les matins d'hiver d'autrefois, la population du village cassait la glace et portait l'eau dans des seaux jusqu'aux maisons. A présent il y a l'eau courante. Chez Marthe aussi, un mince filet d'eau froide pour la nourriture et la toilette. De l'eau pure qui éclabousse le vieil évier de pierre creusée, quand elle se lève vers 2 ou 3 heures du matin en pleine obscurité et dans le froid. La lampe au chevet du lit et une ampoule triste sur un petit pied en fer forgé datant du siècle. Elle prend sa robe, ses bas, son chandail et descend à la cuisine. L'eau n'est pas chauffée mais elle ne s'en aperçoit pas. A cause de l'habitude. Elle n'a jamais rien connu d'autre. De toute sa vie, pas une seule nuit ailleurs que dans cette maison. Elle court à la fenêtre vérifier derrière le volet que Combret est bien endormi. Pas une âme dehors, quelque soit le temps ou la saison. Personne, seulement elle, un bol de bouillon avec un peu de lait pour se réchauffer. La robe, puis la blouse en nylon, bien serrée autour de la taille. Les bas tirés, impeccables. Marthe a les cheveux gris, coupés pas trop courts, dans le cou. Gris assortis à la couleur bleue passée de ses yeux. Des yeux transparents d'aveugle.

Et Marthe sort dans la nuit, elle descend au rez-de-chaussée nourrir les poules et les pigeons. Elle a du grain d'avance dans le fond de l'étable. Tout le monde dort sauf elle et ses bêtes.

Quand il ne fait pas trop mauvais, elle part sur la lande cueillir des mûres en été et des champignons en automne. Par le petit chemin qui passe derrière sa maison, celui qui domine le village; elle marche une heure avant d'arriver au pied du plateau.

L'été, il faut franchir les barbelés qui traversent le chemin à cause des troupeaux en liberté, sans oublier de bien refermer les barrières derrière pour que les bêtes ne s'échappent pas. La nuit est grande là-haut, étendue jusqu'à fermer l'horizon.

Un noir posé sur le pays qui le rend méconnaissable et trompeur. Avec le bruit des bêtes qui est tellement plus fort à cette heure. Et les envols de hiboux si pesants dans l'épaisseur de l'obscurité.

Marthe s'en moque; elle marche sans penser et ça l'aide. Elle est bien dans la nuit, le mouvement la réchauffe. Elle n'a même pas besoin de lumière sauf parfois, une lampe pour soulever les mousses et débusquer quelques girolles. Une ombre dans l'ombre, qui voit dans l'ombre. Et ses pigeons l'accompagnent. Jusqu'au petit jour qui pointe au loin, au dessus des monts de la Margeride et le temps qui s'annonce. Tenir, tenir et résister au temps qui passe. Marthe s'étourdit de ces sorties nocturnes. Sans états d'âme, surtout. Rien de significatif, seulement la longue glissade de la vie, une fuite, un point de fuite.

Et la nuit défile pendant que Marthe s'essouffle et s'épuise d'espace. Elle rentre juste avant les premiers réveils, tête baissée pour ne pas être surprise par un regard. Sa maison est là, vite. Fermer les volets, verrouiller les fenêtres et prolonger la nuit dans l'obscurité des pièces.

En été, lorsque les parisiens reviennent au village pour les vacances en famille, l'un d'eux essaie d'aller la voir, de l'apercevoir quelques instants, histoire de la regarder, juste la regarder.

Marthe refuse de lui ouvrir; alors, il s'installe dans son petit jardin de curé, au pied de l'entrée. Il y passe toute la journée, patiemment, cognant régulièrement à la porte. Elle n'ouvre pas pendant une demi-douzaine d'heures mais lui, insiste, sans scrupules. Ce sont des amis d'enfance, de petite enfance, sans gêne. Il lui parle comme à une fillette avec douceur et entêtement et lui répète sans cesse qu'il veut la voir, la voir tout simplement.

Vers la fin d'après-midi, commence un dialogue entre eux, à travers la porte.

- "Alors, Marthe, ouvre la porte, une minute."

- "Mais Georges, je ne peux pas, je ne suis pas en ordre."

- "Comment vas-tu? et tes enfants?-"

- "Bien et toi? Toi, surtout? Je ne te dirais rien si tu ne m'ouvres pas"

- "Mais, Georges, je ne vois plus personne, tu sais?"

- "Ben, justement Marthe, moi, tu peux me voir ... Tu entends? Juste me voir et moi aussi !"

Et cela dure des heures et l'on s'échange des nouvelles de tout le monde. Marthe l'écoute très attentive, foncièrement bonne et heureuse d'avoir des nouvelles. Elle se souvient de tout le monde, des prénoms, des âges et semble désolée de ne plus voir personne. S'en excuse, presque.

- "Tu sais, maintenant, je sors peu, je suis vieille"

- "Mais ce n'est pas une raison pour rester enfermée, Marthe! Allez ouvre-moi, je ne bougerai pas avant. D'ailleurs, j'ai faim et soif. A cause de toi, je ne peux pas manger."

Argument insupportable au coeur d'une paysanne. Alors elle ouvre la porte et lui propose des biscuits; il prend la boîte, coince son pied dans l'entrebâillement et la regarde enfin pour s'assurer qu'elle va bien.

Chaque été, depuis une quinzaine d'année, tous deux se jouent cette scène. Pas vraiment une comédie, d'ailleurs, une cérémonie qu'ils s'offrent l'un à l'autre.

Quand elle cède enfin, c'est par respect pour l'homme qui est en face d'elle et qui l'intimide. Et parce qu'il y a une mentalité sur l'Aubrac qui les porte tous à bout de bras, contre la mort. Quelque soit la vie qui leur reste. Elle lui ouvre par devoir. Comme il est de son devoir de survivre coûte que coûte malgré la solitude et l'absurdité.

En Lozère, le devoir est sacré, question de principe, la seule richesse et l'ultime fierté.

Marthe toute gênée est heureuse de céder, d'ouvrir à son ami. Elle se sent maladroite, s'excuse d'exister, elle, qui par honte discrète, a décidé de se cacher, de s'escamoter au regard des autres.

Elle répond à peine aux questions de Georges et détourne la conversation pour s'inquiéter du sort de ses enfants et de la famille. A la fin de cette conversation d'une heure qui nourrira sa longue nuit, elle referme la maison sur son silence, sur son univers. Pour un an.

Son frère lui laisse régulièrement un peu de nourriture dans une marmite au poulailler. C'est leur unique contact car il y a bien longtemps qu'il ne rentre plus chez elle.

Les orages d'Aubrac sont peut-être les derniers événements de sa vie. Parce que leur violence la fascine. Ceux en hiver, surtout. Sur la neige qui se met à scintiller dans la nuit. Et les éclairs qui balaient le plateau.

En été, la foudre s'abat souvent sur les bêtes. Elle en tue chaque année un grand nombre et quand l'orage est fini, leurs cadavres se mettent à gonfler. Gros corps obscènes et immangeables. Une série de taches rousses répandues sur la prairie.

Marthe aime ce paysage menaçant d'orages jusqu'à la fascination, jusqu'à s'y égarer. Pour que personne ne la retrouve.

Beaucoup d'animaux en liberté là-haut à la bonne saison autour des burons. De temps en temps, Marthe s'installe dans une cabane pour quelques jours d'hiver pendant lesquels elle est certaine de ne rencontrer pas une seule âme. Ces jours justement lorsque les congères s'en donnent à coeur joie et figent les courants d'air glacé chargés de neige. Une villégiature à contre-temps qui l'attire irrésistiblement dans ce paysage violé par le froid.

Elle déplace ainsi son isolement un peu plus loin, un peu plus haut.

Des quartiers d'hiver à l'envers.

Elle vieillit dans le noir mais son visage est resté bizarrement juvénile, son sourire aussi. La peau bien tendue sur des pommettes hautes et rondes, elle a l'âge vague des gens sans bonheur; de ceux qui ont simplifié leur existence à l'extrême, à la marginalité. Marthe s'est mise à confondre les nuits et les heures, s'est égaré dans ses propres repères et ses cardinaux imaginaires.

L'hiver, seule sur la lande désertée.

Un jour, un berger raconte, terrifié, une longue silhouette dans la nuit de fin d'automne, une longue silhouette dehors, à soigner de la volaille par mauvais temps. Et creusant la tombe d'un cochon foudroyé à la peau craquée. Elle s'était donc échappée du village qui, en toute tranquillité, la croyait encore enfermée dans sa maison. Il fallait à nouveau la retrouver puis la raisonner afin qu'elle revienne chez elle, se protéger de l'hiver, des bourrasques et du mauvais temps.

Fortuné avertit les hommes et partit la chercher avec Odilon, le voisin le plus proche, en pleine tempête.

Ils furent pris dans une congère, au grand virage de la route, celui qui marque le col. La neige avait pétrifié le talus et les arbres dans une sorte de spirale de glace bleue pâle. Sculpture lumineuse. Mais la voiture patina s'immobilisant quelques minutes, le temps de geler le moteur qui ne put jamais redémarrer.

Ils étaient là, arrêtés à l'endroit le plus exposé à la tempête et la congère s'enroula figeant l'air autour d'eux dans une volute transparente. Aucune solution mécanique ne peut se mesurer à cette violence-là. Les deux hommes s'épuisèrent à la recherche de secours mais personne n'entendit leurs appels. Ils s'endormirent doucement à l'arrière de la voiture, serrés l'un contre l'autre.

Au petit matin, le village alerté par cette longue absence les retrouva enfin. Fortuné mort et Odilon, presque. Marthe était là, avant l'arrivée des secours. Immobile devant les deux corps, elle ne réalisait pas la gravité de l'accident et leur parlait doucement comme s'ils dormaient. Elle raconta par la suite qu'elle avait vu au petit matin la tache de la voiture sur le blanc de la neige. Son refuge n'était pas loin. Mais elle ne comprit jamais la fixité mortelle sur le visage de son propre frère.

Elle se tenait là, immobile et sombre, comme une surimpression obscure dans la neige et le vent se déchaînait autour d'elle accentuant ainsi l'immobilité de son attitude. Les traces des deux hommes étaient encore visibles autour de la voiture mais la tempête avait piégé les distances dans la nuit et Fortuné mourut tout près de la cabane de Marthe.

Et le village se mit à haïr Marthe.

Ce léger décalage qu'elle imposait à sa vie -seulement 5 heures d'avance sur le reste du village- l'isolait des autres la rendant fantomatique et insaisissable. Une véritable débilité leur eut semblé plus facile à cerner que "cette liberté à peine visible et pourtant si provocante. Il ne s'agissait pas d'une marginalité qui se nourrit et détourne le sens commun mais d'une attitude de sa part qui soulignait les limites au cadre de vie, la manière déroutante d'une critique constante.

Le village décida de contraindre Marthe à rentrer définitivement à Combret et abandonner la lande pour son bien et celui des autres. Une question de principe. Ces "principes" qui font la fierté des pauvres.

Alors Marthe les suivit sans croire à la mort de son frère "endormi" pour toujours, disait-elle doucement sans envisager le "toujours". Elle oublia l'éternité, ne s'accrochant plus qu'à la répétition, la répétition quotidienne des mêmes gestes, des mêmes situations sans jamais s'inquiéter du bout, de la fin ... Car la fin ne donnerait que du non-sens à sa vie et la rendrait insupportable.

Le corps de Fortuné fut enseveli juste avant la nuit dans le petit cimetière qui domine les vallées jusque aux Causses, au Causse Noir. Et Marthe n'y vint qu'une fois le village retiré. Elle reprit sa vie à Combret et l'on se méfiait de cette femme fuyant les vivants et ignorant jusqu'à la mort.

Son frère lui manquait dans l'organisation de sa vie car personne ne lui déposait plus ses provisions hebdomadaires. Mais elle ne s'en souciait pas le moins du monde: Sa vie s'était encore réduite, simplifiée. Elle parlait joyeusement à ses morts dont elle avait totalement oublié la disparition. Des sentiments intacts sans aucune tristesse. Sa voix résonnait parfois dans la nuit, une voix gaie qui roucoulait toujours de son accent et narguait le village endormi.

Elle perdit le soutien de ses voisins les plus proches et la suspicion ancestrale des paysans fut encouragée par la gaieté déplacée de cette femme insoumise au temps. Personne ne prenait plus sa défense en dehors du parisien chaque été. Maigre soutien.

Un soir, la bonne humeur de Marthe eut raison de la patience des villageois et un voisin la chassa parce qu'il ne pouvait pas dormir quand elle fredonnait sous ses fenêtres. Effrayée par cette agressivité, elle s'enfuit sur la lande et y resta plusieurs jours cachée dans un buron. On la chercha sans bonté, par charité et l'on voulu l'enfermer une fois rentrée à Combret.

Mais comment enfermer quelqu'un qui s'enferme déjà ? Comment isoler Marthe qui fuyait tout être humain ?

La logique du pays frôlait l'absurdité avec elle. Elle déjouait les principes les plus simples avec ses quelques heures d'avance sur tout le monde et son absence de tristesse dans un pays où l'on aime les histoires tristes. Alors on fit à Marthe ce qu'on fait aux animaux fugueurs pour qu'ils ne s'échappent plus, une petite opération anodine, paraît-il, sans risque ni douleur. Une opération au talon qui empêche de marcher longtemps sans fatigue. On lui tendit une embuscade à la nuit quand elle descendit nourrir sa basse-cour. Un groupe d'hommes, ses voisins la portèrent jusqu'à son lit. Les femmes pas loin, à se lamenter "d'en arriver là", comme elles disaient, "pour la protéger d'elle même, de ses fantaisies", les femmes donc consolait leurs maris d'une dose de bonne conscience et d'un encouragement. Et le vétérinaire lui sectionna le tendon pour la protéger de ses égarements, sans douleur. Qu'elle boite un peu, à peine pour l'empêcher de s'aventurer trop loin. Qu'elle boite donc un peu, elle est déjà à la fin de sa vie. Ce fameux "moindre mal" tellement satisfaisant. On coupe bien les ailes à la volaille.

Marthe boite maintenant et, d'ailleurs, elle s'en moque. La cicatrice ne l'a pas atteinte; elle a conservé sa bonne humeur suspecte et se lève comme d'habitude à 3 heures du matin. Quelquefois, par les nuits de beau temps, elle veut retrouver la lande; mais elle marche et marche et s'épuise.

"Son espoir est intacte; alors elle rentre persuadée qu'elle y retournera bientôt. Et puis, peu à peu, elle n'y reviendra pas, sans vraiment s'en apercevoir. Et personne n'est là pour comptabiliser ce qu'elle ne fait plus. Personne pour lui montrer ce handicap qu'elle sent si peu.

Du coup, elle se promène beaucoup dans le village, la nuit. En parlant, elle s'installe sur le tronc d'arbre qui sert de banc public derrière l'école. Le sac à mains sur les genoux, toujours vide, elle reste là à attendre, à réfléchir; elle connaît chaque maison, chaque voiture. Il fait froid là-haut même en été. L'air toujours vif et sec.

Une nuit, alors qu'elle sortait de l'ancien four à pain, elle a effrayé un conseiller municipal de saint Germain du Teil qui rentrait chez lui passablement ivre. N'arrivant pas à faire demi-tour il avait continué jusqu'à Combret. Mais en la voyant surgir de l'ombre avec ses habits d'ombre et son visage sans couleur, il a eu si peur qu'il embouti la cabine téléphonique.

Depuis son opération, Marthe craignait les hommes à cause de leur force. Son visage n'avait pas vieilli, seulement pâli sur place, sans bouger. L'absence de lumière lui a fait perdre ses couleurs. Le visage intacte à l'image du caractère, un visage plane et lisse, taillé en pleine jeunesse interrompue.

Marthe ressemble à une photo du début de siècle avec de hautes pommettes, une couleur sombre qui s'empare des rides et obscurcit les traits. En noir et Blanc. Sauf ses yeux bleus, délavés, comme absents qui ont l'aspect imprenable des regards lointains et les cheveux blanchis, pas par vieillesse, par manque de soleil, sans doute.

Et Marthe va continuer à vieillir très doucement, plus doucement et lentement que les autres.

Ils disparaissent presque tous et elle les ignore. Ils meurent sous ses yeux et elle n'est jamais triste. Derrière les rideaux et volets fermés de sa maison, elle suit les enterrements comme le spectaculaire du temps; des événements à décompter les années.

Il n'y a plus d'autres sentiments en elle que cette bonté envahissante et passive qui a tout déformé dans sa vie, tout orienté remplaçant la joie, la tristesse et l'angoisse.

Marthe s'est abîmée en elle-même, perdue dans son regard pour les autres et son sourire que personne ne voit plus depuis longtemps.

Chaque nuit, elle s'occupe d'eux, eux tous qui dorment. Elle prend le relais de leur vie, de leur veille et se rapproche d'eux. Tout près. Elle est là, comme une prière sans parole. Et le bruit de ses pas qui boitent et tricotent sur la caillasse des trois rues de Combret. Pas envie de la quitter maintenant, de l'abandonner là à ses rêves. Cette façon de survivre à la gueule des autres, à leur bonne santé, leur bonne conscience. Elle, qui boite sous leurs fenêtres.

Et sa maison, s'y réfugier sans autre arrière pensée que le quotidien inévitable, plus fort que tout, plus fort que les désarrois; la petite vie à laquelle se raccrocher coûte que coûte.

Le quotidien, cette mesure du rien, envahissant et rassurant nourri du formidable respect pour la vie que tout lozèrien possède au plus profond.

La vie s'est simplifiée pour Marthe, à l'extrême. Ses voisines d'en face, les soeurs de Camille, lui laissent souvent les restes encore chauds de leur repas. Un pacte de survie entre les deux maisons de la place de la fontaine, le seul lien de Marthe depuis que son frère s'est endormi.

Marthe a beaucoup rêvé mais on a cru que c'était une maladie. Seulement un esprit peu rassasié par la vie, encore plein d'attente et d'insoumission. On devient l'inverse de ce que l'on aime quand, on ne peut pas être ce que l'on veut. Et Georges continuera longtemps à venir la voir, à vouloir la voir, voir son visage, la voir uniquement.

Il sera plus obstiné qu'elle derrière la porte et Marthe cédera parce qu'elle a le respect pour l'homme et pour l'obstination.

Et lui regardera quelques minutes le visage interdit. Il ne voudra pas rentrer dans la maison, il n'acceptera rien d'elle sauf de voir son visage, de le regarder parce que c'est tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut donner.

Et lui sait que c'est la seule trace, la seule preuve qu'elle est encore en vie; comme si sa parole derrière la porte était insuffisante.

Marthe n'est pas choquée de cette insistance; elle obéit à cet homme comme elle a toujours obéi à tout. Elle lui offre son visage, plus besoin de parler, de se défendre car il y a tout, tout donné, livré tel quel, violemment découvert.

Une mise à nu dans la mise en visage.

Et Georges proposera son insistance et sa fidélité. Acte de survivant envers un autre survivant. Il lui montre son propre visage, lui dit qu'il est aussi vivant, que c'est encore l'été et lui raconte ainsi le temps qui passe et sa répétition. Doucement le lien de la mémoire se tisse et se consolide malgré le silence et l'ignorance. Un lien à occuper l'esprit de Marthe et celui de Georges et le mien qui écrit.

Marthe vieillit dans le noir; elle a simplement devancé la nuit pour apprivoiser sa terreur, vieille terreur de pauvre fille exaltée. A sa façon, elle célèbre cette existence. faite d'attentes brisées et en transforme le lamentable déroulement en une veille périlleuse dont chaque événement se décuple dans les jeux nocturnes des clair-obscur. Marthe vit un rêve éveillé. Ses nuits ne sont pas blanches et gardent l'opacité noire d'un défi lancé au reste du monde. Peu à

peu, débarrassée de sa compassion, elle se moque des autres et son rire s'étouffe dans une nuit de montagne.

Elle a renvoyé ses voisins, sa famille et le village à la lourdeur d'un sommeil sans songe, débarrassés de la savoir seule, boitillant dans le noir. On supporte mal un oiseau de nuit à cause de ses grands yeux ouverts qui narguent le bon sens, le sens commun, l'endroit ...

Elle prend à rebrousse-poil les imaginations étouffées de Combret et proclame ainsi avec douceur, l'insoutenable de sa vie imposée. Dénonciation syncopée d'un fantôme vivant, enfermé dans le respect des règles, zélé de fierté et de discrétion ... Une vie exemplaire qui aurait égaré son sens.

Un sens autrefois tracé dès la naissance malgré la légère, légère déviation à l'angle sans cesse élargi, éloigné.

Les valeurs restent les mêmes, la nuit, elles deviennent seulement plus étranges, plus ironiques, plus exotiques aussi. Jusqu'au grand éclat de rire syncopé qui illumine la nuit d'un village de Lozère.